



Les Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ

Édition 2016

Informations sur l'événement :

<http://www.crilcq.org/actualites/item/rendez-vous-de-la-recherche-emergente-du-crilcq-2016/>

L'ensemble des textes diffusés
peut être consulté à l'adresse :

<http://www.crilcq.org/publications/les-rendez-vous-de-la-recherche-emergente-2016/>

Ce texte est celui d'une communication présentée lors des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, tenus à la Salle des Boiseries de l'Université du Québec à Montréal le 22 mars 2016.

Pour citer ce document :

Marie Anne La Haye, « L'élaboration d'un lieu. La nostalgie de l'hiver dans la littérature québécoise depuis les années 1980 », texte de la communication présentée dans le cadre des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, UQAM, 22 mars 2016, www.crilcq.org/fileadmin/CRILCQ/Colloques/Rendez-vous_recherche_emergente_2016/LaHaye_Marie-Anne.pdf

Marie Anne La Haye est une étudiante à la maîtrise en études littéraires. À la suite d'un baccalauréat en études littéraires, obtenu en mai 2015 à l'UQAM, elle a commencé une maîtrise à l'automne 2015 sous la direction de Daniel Chartier. Elle s'intéresse, pour sa recherche, à l'écriture de l'hiver dans la littérature québécoise depuis les années 1980.

 **CRILCQ**

CENTRE DE RECHERCHE INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE QUÉBÉCOISES

L'élaboration d'un lieu.
La nostalgie de l'hiver dans la littérature
québécoise depuis les années 1980

Marie Anne La Haye
Université du Québec à Montréal

Alors que l'hiver est souvent caractérisé comme une saison hostile dans l'imaginaire québécois, il reste malgré tout un sujet prédominant dans notre culture. En effet, comme l'explique le géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin, «[c]e n'est pas une fantaisie, l'hiver; c'est une réalité, un objet, qui est là de façon récurrente chaque année» (Chartier et Désy, 2014: 13). Ainsi, par sa présence récurrente, il est possible de supposer que l'hiver est une partie importante de la culture et de l'imaginaire québécois. À partir de cette hypothèse, nous pouvons voir émerger un sujet d'étude sur les représentations de l'hiver dans la littérature et la culture québécoises. D'ailleurs, Daniel Chartier, directeur du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord et titulaire de la Chaire de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), s'intéresse au sujet depuis plusieurs années. Il a notamment étudié la représentation de l'hiver dans le courant des écritures migrantes de la littérature

québécoise qui est apparu dans les années 1980. Selon lui, ce courant a placé le Québec dans un axe nord-sud, caractérisant le territoire québécois par sa saison hivernale (Chartier, 2008 : 243-244). Ce portrait de la province, dessiné par les œuvres des écrivains migrants, permettait alors de créer une nostalgie du lieu natal, puisque la terre d'accueil était représentée comme hostile et froid pour le protagoniste. Katri Suhonen, qui a étudié la représentation de l'hiver montréalais dans la littérature, avance même que le courant des écrivains migrants ainsi que d'autres œuvres, comme celle de Lise Tremblay, ont représenté l'hiver comme un lieu (Suhonen, 2015 : 70).

Ces constats sur la présence de l'hiver dans la littérature nous conduisent alors à analyser la représentation de cette saison dans la littérature québécoise depuis les années 1980. En approchant l'hivernité comme un lieu, comme proposé par Suhonen, nous tenterons de déterminer comment la saison hivernale prend place dans le récit et comment l'hiver participe à construire un lieu qui ne se définit pas seulement par l'axe nord-sud. Ainsi, à travers quatre romans, dont deux issus des écritures migrantes – *La Québécoise* de Régine Robin (1983), *Passages* d'Émile Ollivier (1991) – et deux qui ont été publiés à la suite du courant – *La danse juive* de Lise Tremblay (1999), *L'enfant hiver* de Virginia Pésémapéo Bordeleau (2014) –, nous montrerons que le courant des écritures migrantes a contribué à transformer, dans la littérature québécoise, les lieux de l'hivernité en vecteurs de la nostalgie du lieu natal. Il s'agira donc de dégager, dans un premier temps, les manières dont l'hivernité peut être un lieu. Pour ce faire, il

faudra distinguer la notion d'*hivernité* de celle d'*hiver* (Hamelin, 2002) et définir le concept de *lieu* (Augé, 1992 ; Chartier, 2013 ; Tuan, 2006). Dans un deuxième temps, il s'agira de montrer dans quelle mesure la nostalgie (Hartog, 2003 ; Jankélévitch, 1974) du lieu natal participe à la construction du lieu de l'hivernité. Enfin, l'étude des quatre romans permettra de relever, de l'un à l'autre, les distinctions et les convergences entourant les lieux hivernaux.

LIEUX DE L'HIVERNITÉ

Avant d'entrer dans l'étude des romans, il importe de commencer par définir les termes *hivernité* et *lieu*. Le néologisme *hivernité* a été créé par Louis-Edmond Hamelin (2002), qui a développé un vocabulaire qui désigne les particularités du Nord et de l'hiver afin de diversifier et d'affiner la manière de les concevoir. Dans l'ouvrage *Le Québec par des mots*, le terme hiver est défini comme le moment où prennent place les « mois les plus originaux de l'année, tant au plan météorologique qu'au plan des aptitudes » (Hamelin, 2002 : 291). Selon Hamelin, l'hiver se définit principalement par les caractéristiques particulières de cette saison, comme le froid, la neige et la perte de luminosité. Ainsi, l'hiver peut se définir comme une période de temps au cours de laquelle des endroits au sud de l'Arctique, comme la région du Saint-Laurent, vivent une « nordicité saisonnière » (Hamelin, 2002 : 428), c'est-à-dire qu'ils expérimentent des conditions similaires à l'Arctique, par exemple des journées plus courtes, le froid, etc. Selon Hamelin, cette saison inspire aussi tout un imaginaire avec,

notamment, la création de sports et de services publics. Nous pouvons raisonnablement penser que la littérature fait partie de cet imaginaire, en raison de l'inspiration de l'hiver pour plusieurs œuvres, comme celles des écrivains migrants ou de Lise Tremblay, bien qu'Hamelin ne le précise pas.

Après avoir établi que la saison hivernale, bien que définie d'abord par sa temporalité, possède tout un imaginaire et une culture, Hamelin est amené à développer un vocabulaire inspiré du terme *hiver*, qui va au-delà de l'idée de la saison avec des néologismes comme *hivernie* et *hivernité*. Si le néologisme *hivernie* concerne l'espace, autant matériel qu'imaginaire, de l'hiver (Hamelin, 2002 : 296), nous nous intéresserons plus particulièrement, pour notre étude, au terme *hivernité*. En vertu de son suffixe « -ité », ce terme englobe l'état de l'hiver (Désy et Chartier, 2014 : 24), c'est-à-dire à la fois le temps, l'espace, le matériel, l'immatériel, le présent et la mémoire. Ainsi, ce terme est défini comme « [l]e fait, l'état et la qualité du tout perçu et vécu [de l'hiver] » (Hamelin, 2002 : 300), en ce sens que l'hivernité recouvre tout l'imaginaire et l'expérience de l'hiver, en incluant aussi les discours, tant artistiques que personnels, pour définir une notion de l'hiver qui est plus inclusive que sa définition saisonnière. Cette définition est, à notre sens, ce qui est souvent représenté par des discours littéraires, notamment dans les œuvres de notre corpus, où le discours sur l'hivernité peut être perçu comme un lieu. L'hiver n'y est plus seulement une saison ou un paysage, mais un lieu propice à la nostalgie, en raison du froid, de la neige et de la solitude qui sont associés à l'imaginaire de l'hiver.

De plus, s'il est possible de percevoir l'hivernité comme un lieu, c'est entre autres parce que ce terme englobe plusieurs définitions diversifiées et complexes que nous tenterons de mettre en commun afin de définir le ou les lieu(x) de l'hivernité. Ainsi, nous nous baserons sur les théories de Yi-Fu Tuan (2006) et de Daniel Chartier (2013) pour d'abord définir la notion de lieu. Le premier est un géographe et penseur chinois qui s'intéresse, comme l'indique le titre de son ouvrage, *Espace et lieu*, aux définitions de l'espace et du lieu. Selon Tuan, la notion d'espace est plus abstraite que celle du lieu, notamment parce que cette dernière se définit par la connaissance que nous en avons et par la valeur qui lui est accordée (Tuan, 2006 : 8). Le lieu serait ainsi une pause dans le mouvement et dans l'espace parcouru, puisque tout être vivant a besoin de s'arrêter dans une localité pour sa survie biologique puisque tout être vivant a besoin de s'arrêter dans une localité pour sa survie biologique, ne serait-ce que pour dormir et manger. La définition du lieu de Tuan se situe donc principalement dans l'expérience du corps (Tuan, 2006 : 44).

Cependant, lorsque le théoricien aborde l'espace mythique, qu'il décrit comme «une zone confuse où le savoir fait défaut» (Tuan, 2006 : 89), il explique que le lieu peut aussi être construit par des perceptions variables en intensité et non pas seulement de manière objective. En d'autres termes, comme il y a des manques à gagner dans la connaissance absolue d'un lieu mythique, la pensée, l'imagination, la culture et les discours finissent par participer à sa construction. Selon nous, c'est aussi vrai pour des lieux qui ne sont pas mythiques. En

effet, tel que Chartier le suppose, un lieu peut se construire de manière autant phénoménologique que discursive (Chartier, 2013).

D'ailleurs, cet aspect de la définition du lieu a été étudié par Daniel Chartier, qui émet l'hypothèse que le lieu se crée entre autres, voire d'abord, par un réseau discursif (Chartier, 2013 : 15). Bien qu'il ne nie pas que l'expérience du lieu puisse servir à sa construction, Chartier relève que « les lieux sont façonnés de discours » (Chartier, 2013 : 21). Ceux-ci participent donc à la construction du lieu, à sa représentation, voire à sa définition elle-même, puisque ce sont les discours qui le rendent visible. Par exemple, de simples commentaires sur la température et l'anticipation de l'hiver participent à construire le lieu de l'hivernité. Ainsi, il est impossible de savoir qu'un lieu existe sans qu'il y ait de discours sur celui-ci. De plus, chaque nouveau discours sur le lieu peut changer la manière dont nous percevons celui-ci. Ainsi, une époque peut en influencer une autre en changeant la perception du lieu pour les années à suivre. Ce qui nous permet de supposer que les écritures migrantes ont changé la manière de représenter les lieux de l'hivernité pour certains auteurs québécois qui ont publié après l'apparition de ce courant. Dès lors, après avoir étudié les définitions de la notion de *lieu* des théoriciens précédemment cités, il est possible de définir le lieu de l'hivernité. Bien qu'il puisse être expérimenté matériellement, il est surtout construit par le discours qui, depuis le courant des écritures migrantes, l'a façonné en le liant à la nostalgie du lieu natal. Ainsi, le lieu de l'hivernité, avec son temps qui s'ar-

rête et sa froideur propice à la solitude, constitue une partie importante des récits de notre corpus qui racontent les effets de l'exil du lieu natal à Montréal.

LA NOSTALGIE DES ÉCRIVAINS MIGRANTS

L'hivernité, en tant que lieu, se définit donc par sa participation à la construction de l'idée de ce lieu, et ce, principalement par le discours. Un lieu de l'hivernité n'est pas caractérisé par l'hiver, il est plutôt *défini* par l'imaginaire associé à cette saison. Par exemple, les deux premiers romans de notre corpus, soit ceux issus du courant des écrivains migrants (*La Québécoise* de Régine Robin et *Passages* d'Émile Ollivier), représentent l'hivernité comme une caractéristique fondatrice de la ville de Montréal, c'est-à-dire un lieu d'accueil solitaire et hostile en raison du froid et de l'isolement hivernal et donc propice à la nostalgie.

En effet, la nostalgie peut être expliquée comme un état présent par rapport à un passé qui ne passe pas. Comme l'explique Vladimir Jankélévitch, la nostalgie se définit comme un besoin de retourner dans un passé idéalisé (Jankélévitch, 1974: 340). Cela signifie que, dans les œuvres de notre corpus, la nostalgie se manifeste par le mal du pays et le désir de retourner au lieu natal. D'après Jankélévitch, ce désir de retourner dans le passé existe puisque le temps est irréversible; la nostalgie serait ainsi une réaction à cette irréversibilité du temps. La nostalgie montre donc un sujet pris entre le passé et le présent, «exilé dans un lieu qu'il ne peut qu'habiter»

(Jankélévitch, 1974 : 340). En outre, les travaux de François Hartog permettent de compléter la définition de la nostalgie en ayant recours à la notion de *présentisme*. Ce terme implique que le passé comme le futur font partie d'un certain type présent, soit le *présentisme* (Hartog, 2003 : 20), en ce sens que l'appréhension du futur ou le souvenir du passé se produisent dans le présent. Hartog avance même que seul « le passé qui ne passe pas » (2003 : 205) arrive au présent, sous forme de nostalgie ou de traumatisme. Ainsi, la notion de *nostalgie* se situe dans un présent qui englobe des souvenirs avec lesquels le sujet voudrait renouer ou qu'il ne peut oublier.

Cette notion implique aussi que le lieu natal désiré n'est ni géographique ni matériel, mais plutôt fait de souvenirs. C'est le lieu que le sujet a laissé derrière lui et qui est gravé dans son imaginaire. Cette nostalgie du lieu natal est présente chez les écrivains migrants de notre corpus, notamment à travers la représentation des lieux de l'hivernité. Chez Ollivier comme chez Robin, Montréal en hiver est le seul lieu québécois représenté faisant office de terre d'accueil pour les personnages migrants. Dans *Passages*, les protagonistes sont principalement des immigrants et des réfugiés issus de la diaspora haïtienne, alors que dans *La Québécoise*, les différents personnages sont issus de la communauté yiddish montréalaise et ont immigré de l'Europe. Ainsi, dans les deux récits, Montréal, en raison de l'isolement causé par l'hiver, est représenté comme un endroit propice à la remémoration. En effet, l'hivernité s'exprime comme un arrêt dans le temps ou un embrouillage temporel qui favorise la remémoration du lieu

natal. À travers la temporalité complexe des deux récits, le lieu de l'hivernité se construit comme un lieu entre le présent et le passé. Par exemple, dans *La Québécoite*, le paysage d'un cimetière montréalais ramène la protagoniste dans un cimetière de la Pologne. Il y est écrit que

[L]a visite hebdomadaire au cimetière a quelque chose d'irréel surtout en hiver. [...] Tout est bleu, la neige est bleue. La glace est bleue. [...] Les érables penchés par le vent prennent des allures de pins parasols. Les peupliers cyprès mènent à la tombe (Robin, 1983 : 49¹).

Si la couleur de la neige montre d'abord comment l'hiver est teinté de bleu au Québec, la forme des arbres rappelle par la suite la Pologne et ses pins. Il y a donc un glissement, entre l'hiver québécois et celui polonais, qui s'opère à travers la description d'un paysage de l'hiver québécois. Ainsi, ce passage représente Montréal comme un lieu de l'hivernité pris entre un passé, le souvenir d'un cimetière des camps de concentration, et un présent habité par le passé polonais, puisque la vision de cette scène hivernale, bien que particulière au Québec en raison de la présence du bleu, ramène malgré tout la narratrice à ses souvenirs de la Pologne, « [a]vant les camps, avant la neige, avant le temps » (*LQ*: 49). Dès lors, cette ville, représentée à sa travers sa saison froide dans le roman, s'apparente à un lieu de passage que nous appelons un *non-lieu*.

1. Les renvois à *La Québécoite* seront désormais indiqués par la mention *LQ*, suivie du numéro de la page.

Cette notion de *non-lieu* a été définie par plusieurs théoriciens, notamment par Michel de Certeau (1980), qui le décrit comme une qualité négative du lieu, une absence du lieu qui permet alors à « l'exil marcheur » (de Certeau, 1980 : 155) d'utiliser ce lieu pour passer, pour se déplacer. Le non-lieu est donc un lieu de passage qui, contrairement au lieu tel que défini par Tuan (2006), n'est pas considéré comme un endroit important pour le sujet, c'est-à-dire qu'il ne marque pas le quotidien ou la mémoire. Marc Augé (1992) reprend cette définition du non-lieu en expliquant que l'espace urbain issu de notre monde moderne, à savoir la ville, permet « la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, aéroport), [...] les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux » (Augé, 1992 : 48). Un non-lieu serait donc issu de notre ère moderne pour faciliter les déplacements, à savoir un espace public solitaire, puisque les déplacements se font seuls. La ville de Montréal, dans les deux romans des écritures migrantes, nous semble donc être un non-lieu. Pour reprendre les propos de Suhonen qui suppose que les lieux de l'hivernité, chez les écrivains migrants, sont représentés comme des non-lieux (Suhonen, 2015 : 69), nous pensons que Montréal en hiver est représenté comme un non-lieu.

En effet, comme la temporalité des deux romans se joue entre le présent montréalais et le passé du lieu natal, Montréal en hiver est représenté comme un lieu de passage, un non-lieu, où les protagonistes ne font que passer entre le passé et le futur. Dans *Passages*, le narrateur raconte que « [n]ovembre

naissait, glacial» (Ollivier, [1991] 2002 : 30²), ce qui annonce que

[l]a neige ne tardera plus : une neige molle, pure. Elle tourbillonnera de vertige dans l'hiver encore vierge. Puis, le froid immobilisera le temps pendant de longs mois, solidifiera l'air, le transformera en masse de glace, pareil à l'acier refroidi (*P*: 30).

Cet extrait, au début du roman, annonce l'hiver, la neige et le froid, mais aussi le ralentissement du temps et un tourbillon de vertige dû à la neige. Si ceux-ci peuvent être perçus comme des caractéristiques associées à l'hivernité, ils ménagent aussi un arrêt dans le temps qui peut être propice à la remémoration des souvenirs du lieu natal haïtien. De plus, à Montréal, les protagonistes ne cessent d'errer, sans souci du temps, dans les rues de la ville froide et enneigée, ce qui, comme le temps qui s'arrête, favorise la nostalgie du lieu natal.

Dans *La Québécoise*, il n'est pas question d'une temporalité arrêtée, mais plutôt d'un brouillage du temps du récit. En comparant Montréal, lieu du temps présent, à l'Europe, lieu des souvenirs, la protagoniste en vient à confronter la métropole québécoise et la Pologne de ses souvenirs. En effet, elle mentionne que « [c]ertains jours la neige même tournait au bleu. Tous les yeux dans la rue étaient bleus. Le ciel bien sûr mais aussi les langues de soleil sur les façades vitrées – les habits des passants, leur visage même bleui de froid » (*LQ*:

2. Les renvois à *Passages* seront désormais indiqués par la mention *P*, suivie du numéro de la page.

55). Elle rapproche même le bleu de l'hiver à celui du « drapeau québécois claquant au vent glacé » (*LQ*: 55). Elle associe donc clairement l'hiver et le Québec.

De plus, lorsqu'elle rapproche ou compare la Pologne et le Québec par le biais de l'hiver et de la neige, c'est pour aborder la mort de ses parents et la Shoah. À l'opposé, lorsqu'elle veut retrouver le pays de son enfance avant l'horreur, celui-ci n'est plus caractérisé par la neige. L'hiver bleu du Québec est donc rapproché de la mort. Comme si la neige bleue était associée à l'horreur des camps de concentration et qu'elle lui rappelait le passé douloureux de sa famille, autant la Shoah que l'exil difficile de ses parents. Confrontée à l'hiver québécois, la narratrice est habitée par les souvenirs de la Pologne, autant traumatiques que nostalgiques. Ainsi, les romans d'Ollivier et de Robin dépeignent Montréal comme un non-lieu de l'hivernité, c'est-à-dire un lieu de passage favorisant la remémoration du lieu natal. Puisque Montréal en hiver est représenté comme un lieu où le temps est soit au ralenti, soit mélangé, cela permet aux protagonistes de ramener à la surface des souvenirs douloureux du lieu natal, mais aussi nostalgiques.

LA NOSTALGIE DE LA RÉGION

Si les deux romans issus du mouvement des écrivains migrants représentent Montréal comme un non-lieu de l'hivernité propice à la nostalgie, il importe de se questionner sur la représentation des lieux de l'hivernité au sein des romans de Lise Tremblay et de Virginia Pésémapéo Bordeleau, publiés

après la période couverte par le courant. Il faut d'abord mentionner que, pour cette partie du corpus, Montréal n'est pas le seul lieu de l'hivernité représenté, ce qui différencie déjà ces deux romans des deux analysés précédemment. En effet, pour *La danse juive*, il y a trois lieux de l'hivernité : Montréal, la banlieue et la région du Saguenay. Chacun de ces lieux représente l'imaginaire de l'hiver différemment. Quant à *L'enfant hiver*, il y a Montréal et le lieu natal, comme pour la première partie du corpus, à ceci près que le lieu natal se trouve en région (en Abitibi). En ce qui concerne la représentation de Montréal, les romans de Tremblay et de Pésémapéo Bordeleau semblent aussi construire le lieu de l'hivernité montréalais comme un non-lieu. En effet, comme pour les deux romans précédents, Montréal est représenté comme le lieu d'accueil pour les protagonistes venant de la région québécoise ou de la banlieue, et ce, surtout à travers ses lieux publics et la marche dans la rue (Tremblay, 1999 : 18 ; Pésémapéo Bordeleau, 2014 : 25³).

Cependant, les représentations de l'hivernité hors Montréal se distinguent du non-lieu. En effet, *La danse juive* représente le Saguenay et la banlieue de Montréal, alors que *L'enfant hiver* se concentre sur la région de l'Abitibi. D'abord, le roman de Lise Tremblay montre une protagoniste vivant à Montréal qui est très préoccupée par le passé, notamment par son enfance en banlieue et celle de ses parents en région. Elle en vient même à visiter sa mère en banlieue, malgré son

3. Les renvois à *La danse juive* et à *L'enfant hiver* seront désormais indiqués respectivement par les mentions *DJ* et *EH*, suivies du numéro de la page.

inconfort dans la maison familiale où elle a grandi. Lors de ce passage, la narratrice ne désire que quitter les lieux (*DJ*:76), mais une tempête hivernale l'oblige plutôt à y passer la nuit. Cette tempête fait remonter à la surface tout ce que la protagoniste tentait d'enfouir, notamment la manière dont elle percevait sa mère, c'est-à-dire comme une personne prisonnière des apparences, ce qui la force à vivre dans la maison qui appartient à son ex-mari – le père de la narratrice (*DJ*:82-83). Ainsi, la tempête de neige contraint la narratrice à rester dans le lieu natal où elle se remémore son enfance, mais aussi ce qu'elle a quitté : une vie ancrée dans l'apparence et la superficialité. Cette vie est mise en relief avec l'enfance de ses parents, qu'elle imagine idyllique et beaucoup plus significative que la sienne. Une fois « la tempête de l'année » terminée (*DJ*:79), la protagoniste rentre à Montréal, ce non-lieu.

Ainsi, c'est à la suite des événements de la nuit en banlieue que la narratrice ressent le besoin de retourner là où ses parents ont grandi, au Saguenay. À plusieurs reprises, elle évoque « [l]a nuit passée dans le sous-sol de [s]a mère, aux histoires enfermées dans [sa] graisse, à ceux qui habitent les petites maisons blanches du Nord » (*DJ*:124). Pour la narratrice, il semble que le Nord représente une réponse à ses problèmes, notamment reliés à son identité. Elle imagine que le Saguenay et son hiver lui permettront de retrouver son origine, et alors elle pourra se construire une identité propre (*DJ*:104). Pour la protagoniste, c'est le lieu de l'hivernité en région qui est nostalgique, puisqu'il représente une origine et une identité avec lesquelles elle désire renouer. C'est donc

le lieu natal de ses parents qui est nostalgique, et non pas la banlieue où elle a ses racines. Il est possible de croire que cela indique un profond malaise de la protagoniste par rapport à sa propre vie, ce qui la pousse à idéaliser l'origine de ses parents. Ses illusions tombent lorsqu'elle se rend dans le lieu natal de ses parents et qu'elle ne parvient pas à y trouver les traces de sa propre origine. Elle découvre un endroit ennuyant, rempli de petites gens comme sa mère (*DJ*: 134). Cette désillusion semble expulser la protagoniste de son entre-deux, représenté par le lieu de l'hivernité montréalais, puisque le roman se termine par une chute, le meurtre du père de la narratrice, montrant alors l'effet du désenchantement du lieu natal. Un geste violent, mais à la mesure du désenchantement causé par la perte du rêve familial.

En ce qui concerne le roman de Pésémapéo Bordeleau, outre Montréal, seule la région de l'Abitibi est représentée comme un lieu de l'hivernité. Il appert alors que ce roman est, parmi ceux à l'étude, celui qui resserre le plus le lien entre le lieu de l'hivernité et la nostalgie, en ce que le lieu de l'hivernité y est représenté comme une personnification du fils décédé dont la narratrice tente de faire le deuil à travers le récit. Chaque fois que l'imaginaire de l'hiver est mentionné, la protagoniste se souvient de son fils ou vice versa. Par exemple, alors que la narratrice fait un cauchemar concernant la perte de son enfant, le sifflement du vent froid et de la neige la réveille. Cette vision lui donne l'impression que son fils «venait de lui redonner la vie, l'assurance qu'il était toujours vivant ailleurs, dans un état de félicité inconvenable

pour l'esprit humain» (*EH*: 110). Comme si le fils disparu continuait à vivre à travers l'hivernité. De plus, les souvenirs que partagent la mère et le fils se passent en hiver, incluant la naissance de l'enfant (*EH*: 13), lequel a donc toujours été associé à la saison froide. Lieu de l'hivernité, la représentation de l'Abitibi dans le roman de Pésémapéo Bordeleau est liée à cet enfant de l'hiver, jusqu'à, même, en apparaître comme la réincarnation après son décès. Cette partie du corpus complexifie donc les lieux de l'hivernité, en diversifiant leur représentation et leur signification entre, notamment, Montréal et la région.

ENTRE MONTRÉAL ET LA RÉGION

Il importe maintenant d'analyser le corpus dans son ensemble afin de tenter de tirer des conclusions sur la représentation des lieux de l'hivernité et leur lien avec la nostalgie. Pour ce faire, nous étudierons d'abord les ressemblances, pour ensuite en arriver aux différences. Ainsi, nous avons déjà établi qu'au sein de chaque roman, Montréal est représenté comme un non-lieu de l'hivernité. En effet, dans tous les romans de notre corpus, Montréal est un lieu de passage qui favorise la résurgence des souvenirs. Que ce soit en errant dans les rues enneigées (*P*: 21), en observant la neige bleue (*LQ*: 49) ou en étant témoin de la mort de son fils décédé à Montréal (*EH*: 92), chacune de ces actions de passage réveille la nostalgie du lieu natal. Cette nostalgie est le deuxième point commun présent à travers tout le corpus. Si Montréal est représenté comme un non-lieu, c'est principalement parce que chaque

protagoniste a quitté son lieu natal pour la métropole. Cette ville s'offre donc comme le lieu d'accueil pour les migrants de ces récits, pour qui l'hiver leur rappelle leur lieu natal. Ainsi, le lieu de l'hivernité en ville, associé à la froideur, mais aussi à la solitude, semble particulièrement propice à la nostalgie en sa qualité de lieu d'accueil, de lieu de passage par excellence dans la province québécoise.

En revanche, si Montréal est représenté comme un non-lieu de l'hivernité propice à la nostalgie du lieu natal à travers tout le corpus, la représentation de ce lieu natal varie. En effet, pour le courant des écrivains migrants, le lieu natal est hors du Québec ; il n'est donc pas caractérisé par l'hiver, puisqu'il se trouve dans un climat plus doux que le climat québécois. Pour les deux autres romans, au contraire, le lieu natal est québécois, mais c'est aussi un lieu de l'hivernité où le climat est plus nordique que celui de Montréal. En région, l'hiver est associé à un paysage blanc, alors qu'en ville, la saison froide est surtout grise en raison de la gadoue. Dans *La danse juive* et *L'enfant hiver*, la nostalgie qu'évoque Montréal en hiver est un lieu natal québécois défini par son imaginaire de l'hiver. Chez Tremblay, la narratrice idéalise le lieu natal de ses parents, le Saguenay, et chez Pésémapéo Bordeleau, la narratrice personifie l'Abitibi en hiver comme si c'était le fantôme de son fils défunt. Il y a donc un décalage entre les romans migrants et ceux qui ont été publiés après le courant. Si Montréal en hiver est un vecteur de la nostalgie pour l'ensemble du corpus, *La danse juive* et *L'enfant hiver* représentent aussi la région

comme un lieu de l'hivernité. Ce dernier est plutôt la source de la nostalgie des personnages.

En conclusion, l'étude des différentes représentations des lieux de l'hivernité dans quatre romans publiés entre 1983 et 2014 nous a permis de montrer que, s'il y a des points communs entre les représentations, il y a aussi un décalage entre le courant des écrivains migrants et les deux romans plus récents. En effet, d'une part, Montréal en hiver est représenté comme un lieu de passage dans l'ensemble de notre corpus. Montréal est donc représenté comme la terre d'accueil dans notre corpus qui se situe entre le passé qui ne passe pas des protagonistes et leur futur incertain dans ce nouveau lieu. D'autre part, les romans de Tremblay et de Pésémapéo Bordeleau, publiés après le courant des écrivains migrants, représentent les lieux natals des protagonistes comme des lieux de l'hivernité. Ils dépeignent ainsi l'hiver comme un lieu idyllique avec sa neige blanche et pure, sortant le lieu de l'hivernité de son entre-deux en le plaçant au centre d'une mémoire nostalgique.

Il est donc possible de croire que le courant des écritures migrantes, en représentant l'imaginaire de l'hiver québécois comme un lieu lié à la nostalgie et au lieu natal, a influencé la manière de représenter l'hivernité chez certains auteurs québécois. *La danse juive* et *L'enfant hiver* reprennent ainsi la relation établie par le courant des écrivains migrants entre Montréal en hiver et la nostalgie du lieu natal. Cependant, ces romans ouvrent aussi la représentation des lieux de l'hivernité à celle de la région, ce qui permet à l'hivernité d'être

investie par des souvenirs. Ainsi, la figure de Montréal comme un non-lieu de l'hivernité a permis d'accueillir une diversité de représentations, montrant la ville tantôt comme lieu de passage, tantôt comme terreau fertile pour la nostalgie du lieu natal.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE (2002), «Livre IV», dans *Physique*, Paris, Flammarion, p.201-271.
- AUGÉ, Marc (1992), *Non-lieux. Introduction à l'anthropologie d'une surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil. (Coll. «La librairie du XXI^e siècle».)
- BOLZINGER, André (2007), *Histoire de la nostalgie*, Paris, Campagne première. (Coll. «Recherche».)
- CHARTIER, Daniel (2007), «*La danse juive* de Lise Tremblay», dans Klaus-Dieter ERTLER et Gilles DUPUIS (dir.), *À la carte. Le roman québécois (2000-2005)*, Frankfurt am Main (Allemagne), Peter Lang, p. 405-425.
- CHARTIER, Daniel (2008), «L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés au Québec», dans Daniel CHARTIER (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire|Nord. (Coll. «Droit au pôle».)
- CHARTIER, Daniel (2013), «Introduction. Penser le lieu comme un discours», dans Daniel CHARTIER, Marie PARENT et Stéphanie VALLIÈRES (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, p. 15-25. (Coll. «Figura».)
- CHARTIER, Daniel, et Jean DÉSY (2014), *La nordicité du Québec. Entretien avec Louis-Edmond Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- DE CERTEAU, Michel (1980), *L'invention au quotidien*, t. I: *Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions. (Coll. «10/18».)
- DUPUIS, Gilles (2007), «Redessiner la cartographie des écritures migrantes», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 10, n° 1, p. 137-146.

- HAMELIN, Louis-Edmond (2000), « Le Nord et l'hiver dans l'hémisphère boréal », *Cahier de géographie du Québec*, vol. 44, n° 121, p. 5-25, [En ligne], <http://id.erudit.org/iderudit/022879ar> (12 avril 2017).
- HAMELIN, Louis-Edmond (2002), *Le Québec par des mots*, t. II : *L'hiver et le nord*, Québec, Centre international de recherche en aménagement linguistique, Université Laval/Université de Sherbrooke.
- HAREL, Simon (2005), *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ éditeur. (Coll. « Théorie et littérature ».)
- HARTOG, François (2003), *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Éditions du Seuil.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir (1974), *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion. (Coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique ».)
- KANT, Emmanuel (1993), *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Paris, Flammarion.
- NEPVEU, Pierre (1988), *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal. (Coll. « Papiers collés ».)
- NORA, Pierre (1997), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard. (Coll. « Quarto ».)
- OLLIVIER, Émile ([1991] 2002), *Passages*, Montréal, Typo.
- PÉSÉMAPÉO BORDELEAU, Virginia (2014), *L'enfant hiver*, Montréal, Mémoire d'encrier.
- ROBIN, Régine (1983), *La Québécoise*, Montréal, Québec/Amérique.
- STAROBINSKI, Jean (2012), « La leçon de la nostalgie », dans *L'encre de la mélancolie*, Paris, Éditions du Seuil, p. 252-277.
- SUHONEN, Katri (2015), « Les jardins de givre, ou la prose palimpseste, dans la prose québécoise récente », dans Stéphanie BELLEMARE-PAGE, Daniel CHARTIER, Alice DUHAN et Maria WALECKA-

GARBALINSKA (dir.), *Lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 61-74. (Coll. «Droit au pôle».)

TASSEL, Julien (2014), « Les usages publics du passé en temps de présentisme. Entretien avec François Hartog », *Sociologies pratiques*, n° 29, p. 11-17.

TREMBLAY, Lise (1999), *La danse juive*, Montréal, Leméac.

TUAN, Yi-Fu (2006), *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, traduit de l'américain par Céline Perez, Gollion, Infolio.